

M. Delmare avant son mariage! et tué à coups de couteau, cet homme jusqu'alors inoffensif et heureux? Est-ce que cela fait que tu n'aies pas déshonoré M. de Bourgueil? Est-ce que cela fait que tu puisses l'empêcher de dire en plein salon, si ce n'est dans le tien, dans un autre, et cela devant ta femme, devant ta fille: « Vous êtes un infâme: vous avez porté l'adultère et le deuil dans ma maison, vous que je traitais en ami! » Ah! pardieu! ça leur est bien égal, à eux, que le roi et les princes te distinguent! que tu sois ambassadeur, et, maintenant, estimé des gens de bien! Ah! tu crois que vingt années d'expiation (et quelle terrible expiation! un bonheur domestique de tous les instans!) suffisent à désarmer cette Providence, dont tu te raillais? Tu crois que souvent elle n'ajourne pas ses coups pour les rendre plus sûrs? Ah! tu t'étonnes que les larmes que tu as fait couler il y a vingt ans, que le sang que tu as versé, se lèvent aujourd'hui contre toi? Ah! tu te révoltes contre la Providence, et ce que tu appelles ses caprices! Ah! parce que tout te sourit aujourd'hui, parce que tu touches à l'idéal de la félicité humaine, tu trouves monstrueux que ceux-là qui t'ont dû la honte, la douleur, la misère, le remords de leur vie, se dressant maintenant comme des spectres du passé, te disent: « A cette heure, comptons ensemble! »

— Maurice! reprit le général Roland avec un pénible effort, tu m'avais accoutumé, depuis vingt ans, à plus d'indulgence pour des fautes dont je croyais avoir mérité le pardon.

— Adalbert! dit le major d'une voix profondément émue, ce ne sont pas les hommes qui pardonnent, c'est Dieu!

— Ah! quelle serait donc cette justice de Dieu, si elle retombait sur deux créatures innocentes, comme ma femme et ma fille!

— Et M^{me} Delmare? et Paula? et M^{me} de Bourgueil? n'étaient-elles pas innocentes de tout mal avant d'avoir été séduites par toi? Quel était leur crime? Et, pourtant, leurs souffrances ont été horribles! Adalbert! mon ami, mon vieil ami, poursuivit le major en prenant les mains du comte avec effusion, si mon langage est rude, sévère, si je te mets sous les yeux le sombre tableau du passé, c'est que le présent menace, c'est que je voudrais te voir assez résolu pour faire, et mettre ainsi toi et les tiens à l'abri des dangers que l'instinct de mon amitié prévoit. Et, tu le sais, rarement mes pressentimens m'ont trompé.

— Maurice, reprit le général Roland d'une voix grave, si un terrible châtement providentiel doit me frapper, je ne lui échapperai pas, non, pas plus que l'on n'échappe à la foudre par la fuite. Ce châtement m'atteindra partout, en tout lieu, à toute heure. Si, au contraire, le bien que j'ai tâché de faire depuis vingt ans a été une expiation suffisante, je n'ai rien à craindre.

— Mais ce tranquille fatalisme est insensé devant des dangers aussi précis que ceux dont tu es menacé! s'écria le major. Tu as exagéré la portée de mes paroles. Je ne suis pas, moi, dans les secrets de la Providence; je te dis seulement ceci: « Il y a vingt ans que tu as fait le mal; les conséquences de ce mal apparaissent aujourd'hui, et se tournent contre toi. Est-ce destinée, châtement providentiel, justice divine, hasard? Peu importe! cela est, ce péril existe; je te donne, selon moi, le meilleur moyen de le conjurer. » Tu préfères l'inertie? Tu te dis: « Si je dois être frappé, je le serai; si je ne dois pas l'être, je ne le serai pas. » Soit! tu ne le seras pas, je l'espère, mais fais donc au moins ce qu'il faut pour cela; c'est toujours le vieux proverbe: « Aide-toi, le ciel t'aidera! »

— Maurice, dit le général à son ami d'une voix pénétrée, ne discutons pas davantage; ta tendre amitié pour moi s'exagère le péril. Je suis résolu à le braver, fort de ma conscience.

— Mon ami, crois-moi, rarement, je te le répète, mes pressentimens m'ont trompé.

— Bon et brave cœur, reprit le général attendri, tu es comme l'homme de la fable. Il arrive chez son ami. « Q'avez-vous? — J'ai rêvé que vous étiez menacé d'un malheur. »

— Adalbert! reprit le major d'un air presque solennel, la comparaison est plus juste que tu ne le crois.

— Quoi! tes inquiétudes naîtraient d'un rêve?

— Qu'elles naissent de là ou d'ailleurs, mes angoisses, justifiées par les faits d'hier et d'aujourd'hui, sont assez profondes pour que je te supplie une dernière fois de quitter Paris dès ce soir, et d'aller, pendant un certain temps, vivre éloigné avec ceux que tu aimes.

— Maurice! s'écria le comte avec une sorte de douloureuse impatience, je t'ai dit: non; c'est non.

— Mon ami, reprit doucement le major, cette réponse me prouve qu'il serait fou à moi de songer maintenant à lutter contre ton opiniâtre fermeté. Que le destin s'accomplisse! Tu l'auras voulu. Retournons à Paris. Je vais d'abord m'occuper de M. de Bourgueil. Quant à ton fils Delmare, attendons-le, puisque nous ignorons et sa demeure et ses prétentions; je ne te quitterai pas ces jours-ci; tu peux avoir besoin de moi.

— Et les vaines terreurs de ton amitié évanouies, comme le songe qui les a causées peut-être, dit le général en serrant les mains du major, nous partons tous ensemble pour mon ambassade de Naples. Tu l'as promis à ma fille.

— Partons d'abord pour Paris, ajouta le major en soupirant.

Et le comte et son ami, suivis de Pietri, se rendirent de Ville-d'Avray à Paris.

XXXIII.

Le lendemain du jour où se sont passés les événements précédents est arrivé.

L'on a fait de grands préparatifs dans le magnifique hôtel du général Roland, pour la fête qu'il doit donner le soir. Mandé par le roi dans la matinée, pour recevoir de lui diverses instructions diplomatiques, le général a aussi vu les princes aux Tuileries, et ils lui ont réitéré l'assurance qu'ils assisteraient à la fête.

Sept heures viennent de sonner, déjà les gendarmes à cheval stationnent aux portes et aux abords de l'hôtel, pour mettre l'ordre dans la file des voitures; déjà les gens en grande livrée, les maîtres d'hôtel et les valets de chambre en habits noirs, commencent d'allumer les lustres des salons sous la direction de Pietri.

Le Corse semble ravi, et a retrouvé ses jambes de vingt ans, dit-on dans la maison en voyant l'activité qu'il déploie.

Les scènes suivantes vont se passer dans un splendide salon en rotonde, séparé par une large baie garnie de portières, d'une longue galerie blanc et or, éblouissante de cristaux, de lumière, et parfumée par de véritables buissons de fleurs, que des milliers de glaces reflètent à l'infini.

Pietri se promène tout en surveillant les derniers préparatifs, et se dit en se frottant les mains:

— Tout va bien, tout va bien; le major est complètement dépisté, grâce à ma démarche d'hier à Ville-d'Avray... Ah! major du diable, tu voulais ruser avec le vieux Pietri... Tu ne sais donc pas qu'il voit la nuit, comme les oiseaux de proie, et qu'avant-hier soir il t'avait reconnu et vu de loin le suivre jusque sous les arcades de la rue de Rivoli. Aussi, te sachant aux aguets, il a dit et fait dire à peu près ce qu'il a voulu à ce coquin de Delmare, que j'ai rencontré revenant de Ville-d'Avray, où il était allé, m'a-t-il avoué, tenté par cet infernal major. Oui, celui-ci m'eût peut-être enlevé mon précieux Delmare, si je n'avais tenu ce drôle entre mes griffes, qui sont longues... Mais, ajouta le Corse en faisant quelques pas vers la galerie, je ne vois pas l'aide-de-camp... il doit pourtant venir aussi donner son coup d'œil aux préparatifs de la fête, pendant que la comtesse et sa fille sont à leur toilette. Le moment est parfait pour entretenir Charles Bellecour; je ne pouvais lui parler plus tôt; c'eût été imprudent... Mais le voici...

En effet, le Corse vit arriver de loin, par la galerie, Charles Bellecour en élégant costume de soirée, l'air radieux et ne marchant pas, comme on dit, sur la terre.

Le Corse fit semblant de ne pas apercevoir le jeune homme, qui vint droit à lui et lui dit:

— Monsieur le surintendant des fêtes de l'hôtel, je vous fais mon compliment.

— Ah! c'est vous, monsieur Charles, répondit Pietri avec sa bonhomie habituelle; vraiment, vous êtes content des préparatifs? Dame, monsieur Charles, j'ai tâché de ne rien oublier. C'est un si beau jour pour mes chers maîtres que celui-ci. Il faut tâcher de l'encadrer de son mieux.

— Oh! oui, c'est un beau jour, mon cher Pietri. Tenez, je suis dans un tel ravissement que c'est pour moi comme un rêve.

— Dieu merci! monsieur Charles, pour M^{lle} Hélène et pour vous, c'est mieux qu'un rêve. Avouez qu'il y a des gens bien heureux en ce monde!

— C'est pour moi que vous dites cela mon bon Pietri?

— Eh! eh! cela se pourrait bien: pourtant, il me semble, à moi, qu'il vous manque quelque chose.

— Quoi donc, Pietri?

— Un père, une mère, pour être témoins de votre bonheur, monsieur Charles, dit le Corse d'une voix touchante; n'est-ce pas que c'est un peu vrai, hein? ça vous manque.

— Oh! vous avez raison, Pietri, reprit Bellecour avec un sourire mélancolique, mais, hélas! orphelin depuis mon enfance, je ne devais pas connaître ces joies si douces que je regretterais davantage encore si je n'avais trouvé une famille dans celle du général Roland.

— Du moins, monsieur Charles, votre excellent et digne père, par une de ces idées qui ne peuvent naître que dans le cœur d'un père rempli de sollicitude et de tendresse, vous a, si cela se peut dire, du fond de son tombeau, guidé pas à pas dans la vie.

Charles Bellecour tressaillit, et regardant le Corse avec une profonde surprise, il lui dit:

— Comment... savez-vous?

— Ces quatre lettres, écrites par lui, avant sa mort, et que votre tuteur vous remettait successivement, à mesure que vous avanciez en âge, et où vous trouviez pour ainsi dire votre ligne de conduite tracée d'avance, depuis votre entrée au collège, jusqu'à votre entrée à l'école militaire, car il tenait essentiellement à ce que vous fussiez militaire, votre pauvre et excellent père. Il y avait même cette phrase, dans une lettre de lui, qui insistait sur cette vocation: *J'adjure mon fils, au nom de la sainte tendresse que j'ai pour lui, d'embrasser l'état militaire.* Est-ce vrai?

Charles Bellecour, de plus en plus étonné de voir le Corse si parfaitement instruit de ces particularités de famille, l'avait écouté sans l'interrompre; puis il s'écria:

— Mais, encore une fois, comment savez-vous...

— Oh! oh! le vieux Pietri sait bien des choses encore. Et cette lettre où votre père vous recommande si instamment de vous livrer dès votre première jeunesse à l'escrime, au tir,

recommandation très naturelle d'ailleurs, puisque vous deviez embrasser l'état militaire.

— Pietri, reprit le jeune homme avec une émotion profonde, vous avez donc connu mon père ? vous aviez donc sa confiance la plus intime ?

— Peut-être bien, car savez-vous, monsieur Charles, qui a engagé le général Roland, qui ne vous connaissait pas, à vous demander pour aide-de-camp ? c'est le vieux Pietri.

— Vous ! c'est à vous que je devrais...

— Interrogez le général, dites-lui de ma part que je le délève de la promesse qu'il m'avait faite de me garder le secret, vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Comment ! Pietri, vous êtes la première cause du bonheur de ma vie ! puisque c'est ici que j'ai connu M^{lle} Hélène. Vous avez eu l'intime confiance de mon père, et ce soir, pour la première fois, vous me faites cette révélation ! mais vous aviez donc peur de ma reconnaissance ?

— Je vous voyais heureux, cela me suffisait.

— Ah ! Pietri, combien le général et sa famille ont raison de vous aimer ! Quel bonheur pour moi d'avoir maintenant tant de raisons de partager cette affection !

— Oh ! monsieur Charles, ne vous croyez pas quitte ainsi envers le vieux Pietri, j'ai à mon tour quelque chose à vous demander.

— Tant mieux, parlez vite.

— Et j'attache d'autant plus d'importance à cette demande que...

— C'est accordé d'avance, mon bon Pietri.

— Laissez-moi donc achever, monsieur Charles ; j'attache, disais-je, d'autant plus d'importance à cette demande, qu'il s'agit de mon cher maître.

— Du général ?

— Oui, monsieur Charles, dites-moi ; il vous reste une dernière lettre de votre père, dont vous n'avez pas pris connaissance ?

— C'est vrai, il s'en faut encore de trois mois pour que l'époque où je dois ouvrir cette lettre soit arrivée.

— D'après tout ce que je viens de vous dire, vous devez être convaincu que j'étais dans l'intime confiance de votre père, et que dans mon humble sphère j'ai tâché de vous servir.

— Je vous dois tout, Pietri, tout, je vous le répète : l'affection du général, la main de sa fille.

— Eh bien donc, écoutez ceci : il se peut qu'avant l'époque fixée pour ouvrir la dernière lettre de votre père, vous soyez à même de rendre au général un très grand service.

— Et comment ?

— En avançant l'époque fixée pour la lecture de cette lettre.

— Ah ! Pietri, ce serait aller contre les dernières volontés de mon père.

— Je le sais ; mais me croyez-vous capable

de vous donner un pareil conseil, s'il ne s'agissait pas des intérêts les plus graves, et pour le général et pour vous ?

— Pour moi ?

— Je veux parler de votre mariage avec M^{lle} Hélène.

— Grand Dieu ! que dites-vous ? Oh ! de grâce, expliquez-vous !

— Il peut arriver dans cette maison, aujourd'hui, demain, je ne sais quand, tel événement qui, malgré ses menaçantes apparences, se dénouerait de la façon la plus heureuse du monde pour le général, sa famille et vous, grâce à l'ouverture anticipée de la lettre de votre père.

— Quoi ! Pietri, mon mariage avec M^{lle} Hélène pourrait être compromis, menacé !

— Oui, pendant un instant ; mais je vous le répète, l'ouverture de la lettre en question ferait aussitôt évanouir ce danger.

— Pietri, ces mystérieuses paroles m'inquiètent malgré moi.

— C'est à tort, monsieur Charles. Pourquoi redouter le péril lorsqu'on a en main de quoi le conjurer sûrement ?

— Mais si ce péril menaçait, comment saurais-je le moment opportun d'ouvrir cette lettre ?

— Fiez-vous à moi, je vous avertirai.

— Et ce péril, quel est-il ?

— Monsieur Charles, tout mystérieux que soit le bonhomme Pietri, vous avouerez du moins que ceux auxquels il est heureux de se dévouer n'ont pas à se plaindre.

— Je le sais mieux que personne, mon bon Pietri, mais...

— Eh bien donc, ne vous étonnez pas, et surtout ne vous alarmez pas de ce que j'ai encore quelques petits secrets. Ayez confiance en moi, vous ne le regretterez jamais. Quant à la lettre en question, vous l'avez ici ?

— Elle est en haut dans mon secrétaire.

— Très bien ! mais j'aperçois M^{me} la comtesse avec mademoiselle Hélène. Pas un mot de tout ceci, je vous en conjure, ni à ces dames, ni au général ; ce serait les alarmer sans doute à tort, car j'ai l'espoir que tout ira pour le mieux ; seulement, il faut tout prévoir ; il est donc entendu, monsieur Charles, que je vous prie de garder le secret sur tout ce qui a rapport à la lettre de votre père, mais vous pouvez demander à M. le comte si ce n'est pas moi qui l'ai engagé à vous choisir comme aide-de-camp.

— Votre parole ne me suffit-elle pas, Pietri ?

— Enfin, monsieur Charles, libre à vous d'interroger mon cher maître. Quant au reste, secret absolu, vous m'en promettez ?

— N'est-ce pas mon devoir ? Irai-je, sans raisons à moi connues, jeter le trouble, l'inquiétude dans cette famille qui va bientôt être la mienne ?

— Je savais d'avance pouvoir compter sur votre discrétion, monsieur Charles. Mais voici

M^{me} la comtesse et M^{lle} Hélène, je vous laisse.

Et le Corse s'éloigna ; puis, tirant sa montre, il regarda l'heure et se dit en sortant précipitamment, par une des deux portes latérales du salon, pendant que la comtesse et sa fille entraient par la baie de la galerie :

— Déjà sept heures et demie... Vite, vite...

La comtesse Roland et sa fille s'approchèrent de Charles Bellecour, que son entretien avec Pietri laissait dans une vague inquiétude ; il l'oublia bientôt à la vue d'Hélène, dont la blanche toilette de bal et de fiancée était ravissante.

— Monsieur Charles, dit-elle au jeune aide-de-camp en souriant, trouvez-vous ma robe jolie ?

— Charmante, mademoiselle. Cette garniture de lilas blancs, pareille à votre coiffure, est d'une fraîcheur et d'une élégance...

— C'est ma mère qui l'a choisie. Vous le voyez, monsieur Charles, elle s'entend à parer son idole, ainsi qu'elle m'appelle.

— Oui, reprit en souriant la comtesse, mais ce que je ne saurais, moi toute seule, donner à mon idole, c'est le bonheur qui anime tes traits, la joie qui brille dans tes grands yeux ; et cette parure-là tu la dois un peu, je crois, à M. Charles.

— Monsieur Charles, dit la jeune fille avec un sourire enchanteur, faut-il avouer que c'est vrai ?

— Ma réponse serait facile, mademoiselle, s'il m'était permis de juger de votre bonheur d'après celui que j'éprouve.

— Vous êtes donc bien heureux, mes enfans ? dit la comtesse en regardant les deux jeunes gens avec un attendrissement inexprimable.

— Ah ! ma mère !

— Ah ! madame ! répondirent-ils tous deux en prenant chacun une des mains de la comtesse placée au milieu d'eux. Celle-ci, s'adressant à M. de Bellecour, lui dit en souriant :

— Madame, c'est... bien cérémonieux, ce mot-là, monsieur Charles. Heureusement, après-demain vous pourrez me dire comme Hélène : ma mère, et moi vous dire : Charles. Aussi, patience, patience ! nous nous dédramatiserons ; mais en attendant, vous allez venir tous deux avec moi visiter la salle du buffet pour nous assurer que rien n'est oublié.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Maman a raison, il faut que la fête soit irréprochable ; car enfin, nous allons recevoir les fils du roi.

— Monsieur Charles, dit en riant la comtesse, entendez-vous cette petite glorieuse ?

— Oh ! maman, c'est vrai, glorieuse, on ne saurait plus glorieuse pour mon père. N'est-ce pas à son rare mérite, aux services qu'il a rendus à notre pays, et surtout à son caractère si

Q. — No. 4.

aimé, si respecté, que mon père doit ces fa-veurs, je devrais dire cette justice ?

— Toujours la même, vous voyez, monsieur Charles, reprit en souriant la comtesse, elle est incorrigible ; je ne connais pas de fille plus fière, plus orgueilleuse de son père.

— Et cet orgueil, tu ne le partages pas, toi, maman ?

— Monsieur Charles, sauvons-nous vite, dit en riant la comtesse au jeune homme en prenant son bras, il ne faut pas donner raison à cette petite glorieuse.

Et tous trois disparurent par la galerie au moment où le major Maurice entra par une des portes latérales du salon.

XXII.

Le major Maurice s'adressant à l'un des gens de l'hôtel qui traversait la galerie, lui dit :

— Le général n'est pas encore descendu de chez lui ?

— Non, monsieur le major, je crois que M. le comte finit de s'habiller.

— Et Pietri ? savez-vous où il est ?

— Je l'ai tout-à-l'heure vu traverser le salon d'attente, monsieur le major, mais voici M. le comte.

Le général entra, en effet, habillé pour la soirée avec une sévère élégance, portant le grand cordon rouge sur son gilet blanc, et la plaque de la légion d'honneur enrichie de diamants au côté gauche de son habit noir ; il était pâle ; une vague inquiétude se lisait sur ses beaux traits. A la vue du major, il alla rapidement à sa rencontre et lui dit :

— Eh bien ! Maurice, rien de nouveau ?

— Rien ; — et d'ailleurs Delmare n'étant venu chez toi ni hier, ni aujourd'hui dans la journée, tu n'as plus maintenant à redouter sa présence avant demain.

— En effet cet homme n'irait pas choisir l'heure de cette fête pour avoir avec moi un pareil entretien.

— En tout cas, je te l'ai dit, Adalbert, mes précautions sont prises...

— Merci, Maurice, c'est déjà un souci de moins... Quant à M. de Bourguell, tu es bien certain...

— Je ne suis certain que d'une chose, — de lui avoir dit ceci hier, et je te le répète pour te rassurer ; vous vous êtes procuré, monsieur, une invitation pour la fête que donne le général Roland, espérant, dans un but nécessairement odieux, conduire chez lui votre femme et votre fille. Je vous déclare que, si vous persistez dans ce projet, je m'y opposerai par un moyen qui vous paraîtra fort singulier, fort ridicule peut-être ; en un mot, vous me trouverez ni plus ni moins qu'un planton de service à la porte du salon d'attente, que je ne quitterai pas un instant de la soirée, très résolu à vous barrer le